



23.06.11

25.09.11



vue de l'exposition

My Winnipeg

Commissaires : Paula Aisemberg, Hervé Di Rosa et Anthony Kiendl

Une exposition coproduite par la maison rouge à Paris, le Miam à Sète et le Plug In ICA, à Winnipeg

Pourquoi Winnipeg ?

Alors que certains déplorent la globalisation et l'uniformisation supposée du monde de l'art, la maison rouge a souhaité mettre en avant des scènes artistiques mal connues et particulièrement originales, pour montrer qu'en dehors de grands centres incontournables de l'art contemporain, existent des scènes artistiques périphériques d'une effervescence exceptionnelle, qui gagnent à être connues. Elles méritent qu'on s'écarte des chemins tracés, pour se laisser aller au plaisir de

la découverte. Winnipeg sera la première ville que la maison rouge vous proposera d'explorer. D'autres suivront...

Quelques notes sur Winnipeg

Winnipeg (qui signifie « eaux boueuses » en langue autochtone crie), capitale de la Province du Manitoba, se situe au cœur des vastes plaines du centre du Canada (« les prairies »), en plein milieu du continent nord-américain, à mi-chemin entre Toronto et Vancouver. Elle est comme une « île » au milieu des prairies, la ville importante la plus proche (Minneapolis) se situant à huit heures de voiture... Avec près de 700 000 habitants, elle rassemble plus de la moitié de la population du Manitoba.

Placée aux confluences de deux rivières (« the forks ») : la Red River et l'Assiniboine, la ville de Winnipeg a été pendant plusieurs siècles le théâtre d'échanges commerciaux entre les peuples autochtones : cri, assiniboine, ojibwé, parmi d'autres. La ville rassemble encore aujourd'hui la plus grande population autochtone urbaine du Canada. Au début du XVIII^e siècle, les français, puis les anglais y installent des postes de traite des fourrures, avant que la ville ne soit officiellement fondée en 1873. Elle connaît alors un développement très rapide, grâce à la construction du chemin de fer qui traverse tout le continent américain. Reliant l'Atlantique au Pacifique, il fait de la ville une plaque tournante pour le commerce du grain en provenance de l'Ouest. De nombreux migrants s'y installent : ukrainiens, russes, islandais, mennonites, italiens, grecs, polonais, chinois se rencontrent à Winnipeg. Surnommée « la Chicago du Nord », la ville reste un important centre d'échanges jusqu'à la construction du canal de Panama, en 1914, qui dévie le transport des marchandises vers le sud. La crise de 1929 n'a pas épargné la ville qui n'a pas connu de réelle croissance par la suite.

Le dynamisme culturel de Winnipeg ne s'éteint pourtant pas. La ville se dote progressivement d'institutions pour la danse, la musique, le théâtre et des structures associatives nombreuses soutiennent le cinéma, la photographie, la vidéo et les arts plastiques. Le centre d'art contemporain Plug In, coproducteur de l'exposition, a ainsi été créé par des artistes au début des années 70. A cette époque, s'était installé le sentiment d'habiter dans une ville n'ayant aucun attrait particulier (plate, froide, ennuyeuse, isolée...), une ville insipide comparée à l'éclat des villes américaines dont la télévision diffusait les images et la culture. C'est pourquoi certains winnipegais ont investi les arts comme moyen de lutter collectivement contre l'ennui et comme marque distinctive de leur ville. Animés par un esprit de collaboration, de résistance (aux éléments comme aux événements), de conscience sociale, de radicalité et de subversion, ils ont créé de toutes pièces leur propre mythe autour de Winnipeg, dont l'écho est parvenu jusqu'à Paris.

Le visiteur est accueilli par un amérindien allongé sur une carte ancienne de Paris. D'origine Anishnabe, **Robert Houle** s'est intéressé à une rencontre culturelle insolite : la découverte de Paris en 1845 par une troupe d'indiens ojibwa que le paysagiste américain George Catlin avait fait venir pour réaliser des « tableaux vivants » en complément de la présentation de ses peintures. Dans le projet *Ojibwa/Paris* auquel ce dessin se rattache, Houle imagine l'étonnement de ces hommes et femmes qui finirent par se produire devant la cour du roi Louis-Philippe...

C'est l'histoire d'un autre amérindien que raconte *Stryker* le film de **Noam Gonick**. Egaleme nt artiste, scénariste, critique,

et commissaire (il est l'auteur de la dernière section de l'exposition), Gonick filme un jeune amérindien, déboussolé et pyromane, qui fuit sa réserve natale de Brokenhead et doit se confronter à la criminalité urbaine. Ces photos de repérage montrent donc une facette non idéalisée et bien réelle de la métropole canadienne.

La grande toile *Native Fires*, comme la majorité des œuvres de **Wanda Koop**, se présente comme un « langage visuel » à décrypter. Ici, un vaste paysage nocturne incite à une méditation sur la chronologie de la civilisation nord-américaine : les feux des indiens autochtones (« natives » en anglais), premiers habitants de Winnipeg, continuent de briller sur les bords de la Rivière Rouge ; les deux foyers qui illuminent le paysage prennent la forme de larmes, se détachant sur l'arrière-plan des symboles du pouvoir religieux (clocher), politique (coupole) et économique (gratte-ciel).



vue de l'exposition

There's no place like home

Commissaire associée : Sigrid Dahle

« There's no place like home » (« rien ne vaut son chez soi ») : c'est la phrase prononcée à son réveil par Dorothée à la fin du *Magicien d'Oz*, dont les personnages entourent **Rosalie Favell**, une artiste de Winnipeg d'origine métis. Au-dessus du lit trône le portrait de Louis Riel, homme politique métis qui mena deux mouvements de révolte contre le gouvernement canadien, pour préserver les droits et la culture des siens, et finit arrêté et pendu. L'œuvre de Favell pose ici la question du sentiment d'appartenance : où se sent-on chez soi ? Sigrid Dahle, commissaire associée à la galerie One One One (école d'art de l'Université du Manitoba), propose pour cette première section

un portrait de sa ville, mêlant histoire, géographie, climatologie, sociologie, politique et art, pour nous aider à cerner les caractéristiques de ce lieu que les artistes exposés considèrent ou ont considéré comme leur « chez soi ».

Dans cette salle à l'accrochage dense, entre musée du XIX^e siècle, bibliothèque et cabinet de psychanalyste, des œuvres sont mêlées sans distinction aucune à des documents d'archives, photographies, reproductions, souvenirs, et autres cartes postales sans prétention. Ils dressent ensemble un portrait – incomplet et partial – de la ville et des particularités qui ont forgé son « inconscient gothique » selon l'expression de Dahle. Des caractéristiques climatologiques d'abord : les hivers longs et redoutables (la température moyenne en hiver se situe autour de - 30 °C et il peut neiger jusqu'en avril), les inondations du printemps (Winnipeg étant installée sur une plaine inondable), l'infestation par les moustiques en été, les incendies fréquents. Les grandes photographies noir et blanc sont l'œuvre de **Lewis Benjamin Foote**, le plus connu et le plus prolifique des photographes de la ville, qui saisit pendant toute la première moitié du XX^e siècle des moments quotidiens de la vie à Winnipeg, mais aussi de son histoire et de son passé social douloureux : l'exploitation des immigrés européens et asiatiques pauvres notamment, qui aboutira à la grève générale de Winnipeg de 1919, réputée être la grève la plus importante et la plus longue jamais survenue au Canada, et peut-être même en Amérique du Nord. Pendant plus d'un mois, plus de 25 000 ouvriers désertèrent leur poste de travail. La grève commencée pacifiquement se termina tragiquement par la mort de deux grévistes sous la charge de la police montée. Elle a fait de Winnipeg le berceau du Mouvement Ouvrier nord-américain.

D'autres clichés évoquent des moments totalement extravagants de l'histoire de la ville, comme cette fausse invasion nazie, organisée pendant toute une journée de l'année 1942, afin d'encourager la population à soutenir l'effort de guerre... Mais Winnipeg est aussi, selon Guy Maddin, une ville de somnambules, de magnétiseurs et de spirites. Le nom de la Province du Manitoba signifie d'ailleurs en langue crie « là où vivent les esprits ». Au début du XX^e siècle, la ville fut un haut lieu du spiritisme, grâce à **Thomas Glendenning Hamilton**, un médecin et notable de Winnipeg, passionné par le paranormal. Afin d'étudier les phénomènes des tables tournantes, psychokinèse, apparition d'ectoplasmes et autres matérialisations d'esprits, Hamilton avait installé chez lui un véritable studio, équipé d'une douzaine d'appareils photos, qui lui permettaient de saisir sur le vif les « esprits ». Les séances d'Hamilton étaient si réputées qu'Arthur Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes et grand féru de spiritualisme, se rendit à Winnipeg pour y assister. Les archives de l'Université du Manitoba conservent des milliers de ces clichés.

Toutes ces images ont nourri la culture visuelle des artistes de Winnipeg. Sur un mur sont assemblées des œuvres des artistes qui furent professeurs à l'Université du Manitoba: **Lionel LeMoine FitzGerald** d'abord, un membre du *Group of Seven* (sept paysagistes de plein-air canadiens des années 20), qui fut le premier directeur canadien de l'école; mais aussi **Robert Nelson** et **Ivan Eyre** qui y introduisirent une veine surréaliste, sensible dans l'art de leurs élèves (Diana Thorneycroft par exemple) et des élèves de leurs élèves (Marcel Dzama et Neil Farber, exposés plus loin).

En montrant cet important collage d'images dans un cadre qui évoque l'ambiance d'un cabinet d'analyse, la commissaire

Sigrid Dahle suggère qu'elle nous donne accès à l'inconscient de Winnipeg, aux événements qui ont modelé la sensibilité « proto-surréaliste » de la ville. Cette présentation est l'anti-chambre nécessaire pour comprendre l'imaginaire qui se déploie dans le reste de l'exposition.

Red River, lacs gelés et paysages intérieurs

Le mode de présentation des « dioramas », ces reconstitutions de scènes grandeur nature, qu'on trouve fréquemment dans les musées d'histoire et d'histoire naturelle, en particulier en Amérique du Nord, est bien connu des artistes winnipégois : le Manitoba Museum en possède de magnifiques exemples, dont des scènes réputées de « chasse au bison ». Ils visent à créer un « effet de réalité », à donner l'impression au visiteur qu'il se trouve dans le même environnement que ce qu'il regarde.

Marcel Dzama utilise la forme du diorama à contre courant dans *On the Banks of the Red River* : il n'y a aucun souci de vraisemblance dans la présentation de ces hommes en costume tout droit sortis des années 50 abattant à coups de fusils des animaux ailés, qui rejoignent au sol d'autres animaux morts ou blessés. La rivière qui traverse la ville de Winnipeg, la Rivière Rouge, devient littéralement une rivière de sang. Reprenant la scène d'un de ses dessins, *You Gotta Make Room for the New Ones*, le diorama de **Dzama** se nourrit de plusieurs sources : les images de ballets et opéras communistes de propagande, dans lesquelles des ballerines dansaient habillées en militaires, et armées de fusil ; les céramiques colorées de l'art religieux du Mexique (les pièces en céramique qui constituent l'installation ont été créées à Guadalajara) ; les boîtes de l'artiste Joseph Cornell aussi. L'œuvre parle de transition : les chasseurs sont comme une figure de l'artiste, « tuant » les anciennes images qui

ont hanté son œuvre pendant ses années à Winnipeg (oiseaux, chauve-souris, êtres hybrides, et têtes volantes), et qu'il veut supprimer de ses dessins, pour laisser la place à d'autres (ballets et militaires encapuchés, etc.) à l'heure de son installation à New York en 2004.

Sur le mur face au diorama sont présentées quelques œuvres du **Professional Native Indian Artists Inc.** Également surnommé *Indian Group of Seven*, en référence au fameux groupe de paysagistes canadiens, ce collectif d'artistes autochtones (**Jackson Beardy**, Eddy Cobiness, **Alex Janvier**, Norval Morisseau, **Daphne Odjig**, **Carl Ray** et Joe Sanchez) défendaient les cultures et traditions amérindiennes qui nourrissaient leur art et cherchaient à leur donner une visibilité au sein de l'art contemporain. Caractérisée par des couleurs vives et des images stylisées, leur œuvre peinte et dessinée interprète visuellement les éléments fondamentaux de la culture autochtone et notamment son rapport à la nature, où paysages, humains et animaux sont souvent reliés par des « lignes d'énergie ». Les œuvres présentées ici sont des éditions, les artistes du PNIA Inc utilisant volontairement ce médium pour diffuser leurs œuvres au plus large public.

Le diorama de **Kent Monkman** parle également de la culture des indiens autochtones et de ses rapports à la culture occidentale. Il nous immerge dans un intérieur bourgeois de l'Europe du XIX^e siècle. D'origine crie, Monkman s'est inventé un alter ego: Miss Chief Eagle Testickle, personnage d'indien transsexuel à travers lequel il reformule l'histoire de la colonisation au Canada. Avant tout peintre, il s'est fait connaître par son détournement des paysages sublimes et pittoresques de la

grande peinture américaine de la fin du XIX^e siècle (Paul Kane, George Catlin) dans lesquels il insère des scènes incongrues de violence et de sexe entre européens et peuples des Premières Nations, qui racontent une autre histoire de la colonisation, fondée sur l'oppression identitaire et sexuelle. *The Collapsing of Time and Space in an Ever-expanding Universe* poursuit cette thématique de la confrontation des deux cultures, dans une installation d'envergure autour de laquelle le visiteur doit circuler. L'ancien et le nouveau monde, la nature et la culture se télescopent dans cet intérieur cossu, hanté par les animaux et les sons des prairies canadiennes. Qu'est-ce qui fait pleurer Miss Chief Eagle Testickle ? Sans doute la nostalgie de sa jeunesse et de la nature sauvage qu'elle a laissée derrière elle et que lui rappelle la peinture qu'elle contemple.

William Eakin s'intéresse de manière récurrente à « l'art ordinaire », aux objets du quotidien usagés à qui il rend leur « noblesse » en en tirant des portraits classiques en studio. C'est un peu la même démarche qu'il applique ici à des photographies de défunts prises en 2001 sur les tombes du cimetière San Michele de Venise. En transposant ces portraits sur des toiles, toutes au même format, il efface les différences d'âge de tous les disparus, les unit comme s'ils étaient d'anciens élèves d'une même classe (« réunion » en anglais signifie une réunion d'anciens élèves). Comme pour les objets, il sauve ces visages – mais pour combien de temps ? – de l'oubli et de l'effacement.

Le cinéaste **Guy Maddin** est sans doute la personnalité la plus importante et la plus connue de Winnipeg. Depuis la fin des années 80, il a réalisé six long-métrages et dix-sept courts, qui portent tous sa marque de fabrique : une esthétique inspirée

d'un autre temps, pétrie de références (au cinéma muet et expressionniste notamment), portant des récits improbables nourris de contes, de poésie et de fantasmes. Son œuvre atypique est devenue l'étendard de Winnipeg, au mythe de laquelle il a largement contribué. Il était donc logique que l'exposition porte le titre du documentaire-fiction qu'il a réalisé en 2007. Présenté ici en intégralité (80 mn), *My Winnipeg* est une rêverie drôle et touchante sur sa ville natale mêlant documents d'archives et séquences contemporaines, faits historiques, fables et récits personnels... Maddin nous guide à travers sa Winnipeg enneigée et somnolente, la ville qu'il voudrait quitter, sans qu'il puisse s'y résoudre.

On passe du mythe à la réalité la plus dure avec la vidéo de **Jeff Funnell**. Dans les dessins qui l'accompagnent, il livre une chronique personnelle et spontanée d'une enquête judiciaire sur le meurtre d'un jeune indien cri par un policier, qui avait ému l'opinion canadienne au début des années 90.

Après avoir pratiqué une photographie d'inspiration surréaliste (visible dans la dernière section de l'exposition) **Diana Thorneycroft** s'est elle aussi intéressée aux dioramas à partir de 2001. Dans la série intitulée *Group of Seven Awkward Moments*, des petites figurines en plastique et des jouets sont mis en scène sur fond des paysages iconiques de ces paysagistes. Les saynettes sont ancrées dans l'imaginaire national canadien. Ainsi *Bob and Doug* fait référence à deux personnages d'une série télévisée très populaire des années 80, caricaturant deux rustres canadiens, dont l'activité principale consiste à boire de la bière en racontant des blagues idiotes. Ils sont ici tellement saouls qu'ils ne se rendent pas compte que la

nuit tombe et qu'ils vont se faire dévorer par les loups. A ses côtés, Winnie l'ourson (l'une des personnalités de Winnipeg, puisque c'est de la ville que lui vient son nom), est en bien mauvaise posture.

En face, les œuvres d'**Eleanor Bond** portent une réflexion sur le devenir de notre société, à travers des représentations architecturales, qui s'apparentent à des visions utopiques. Dans *The Spectre of Detroit Hangs over Winnipeg* le titre est de mauvais augure : l'artiste prédit à la ville le déclin industriel, puis social et urbain, qui a ravagé la capitale de l'industrie automobile américaine.

Sarah Anne Johnson a fait d'un drame familial le sujet de son projet *House on Fire* présenté ici. Une sorte de maison de poupée, des petites sculptures de bronze, des photos de famille et articles de journaux retravaillés au crayon et à la peinture, lui permettent d'évoquer un événement qui s'est déroulé dans les années 1950-60, avant même qu'elle soit née, mais a bouleversé sa famille et marqué son enfance. Traitée pour une dépression postpartum dans une clinique de Montréal (Allen Memorial Institute), la grand-mère de l'artiste a en fait servi de cobaye, à son insu, pour des expériences financées par la CIA sur les méthodes de contrôle et de « lavage » de cerveau, utilisant notamment du LSD et de l'acide, qui l'ont laissée psychotique et sujette à des hallucinations. Johnson tente de donner une forme plastique à ce qu'elle imagine être les souffrances psychiques et les troubles vécus par sa grand-mère. Des événements incongrus se déroulent au cœur d'une maison d'apparence normale : un coup d'œil plus attentif révèle sa profonde « anomalie ».

Les vidéos qui figurent dans l'installation *Winnipeg Babysitter* de **Daniel Barrow**, évoquent l'âge d'or de la télévision publique à Winnipeg. A la fin des années 70 et pendant les années 80, les chaînes privées du câble avaient l'obligation de laisser des plages d'antenne aux citoyens: adolescents, groupe de seniors, artistes, aspirants chanteurs, etc. s'engouffrèrent avec enthousiasme dans cette opportunité de partager leur talent et leur créativité avec une audience. Barrow a fait de ces bandes la base d'une installation qui peut être activée par une performance.

Gimli est une ville créée par des émigrants islandais à la fin du XIX^e siècle sur les bords du lac Winnipeg. On y pratique la « pêche blanche » ou « sur glace », qui consiste à pêcher à travers un trou pratiqué dans la glace. Pendant huit ans, **Rob Kovitz** a rassemblé des fragments de textes et des images pour créer ce « livre de métaphores de la pêche et de la glace » à Gimli. Des images de tous types de ce paysage hivernal, répétées sur près de 5 000 pages, sont accompagnées d'une sorte de monologue intérieur, emboîtement de citations se développant d'une page à l'autre sur le principe du libre jeu des associations. Le résultat est une œuvre conceptuelle, qui est au Manitoba ce que *Le Livre des Passages* de Walter Benjamin est au Paris du XIX^e siècle.

Derrière la table de consultation, les photographies de **KC Adams** montrent des vues aériennes de Winnipeg. La neige a fait disparaître toutes les couleurs, au point que les images semblent en noir et blanc; les tracés géométriques des éléments urbains émergent du blanc, comme repassés à l'encre, formant des motifs quasi abstraits.

Dans les œuvres de **Simon Hughues**, des structures hybrides improbables associent des éléments de la culture vernaculaire des prairies (cabanes en rondins de bois, silhouettes de coureurs de bois et d'Inuit en stickers) à des références aux modes de vie et à la culture contemporaine (l'architecture utopiste du dôme géodésique de l'expo universelle de 1967 à Montréal par exemple, ou la junk food). Ses dernières œuvres, *Red River Ice Jam* et *Frozen Forest* dialoguent de manière humoristique avec les maîtres de la peinture abstraite, Jackson Pollock et Kenneth Noland, tout en gardant des références naturalistes. À côté, *Bicycle*, du même artiste, est une réplique fantaisiste des films Super 8 de son enfance, dans laquelle des parents confiants – ou inconscients – encouragent leur enfant à tenter un exploit digne des débuts de l'aviation...

Dans ses sculptures **Aganetha Dyck** prend souvent comme point de départ des objets ordinaires qu'elle métamorphose. Depuis 1991, elle « collabore » avec les abeilles, en déposant divers objets dans leurs ruches. Les alvéoles régulières de cire viennent se surimposer aux objets, créant un effet d'étrangeté : le casque de football américain se métamorphose ainsi en un objet archéologique.

De son côté, **Wanda Koop** s'inspire dans ces études préparatoires pour des tableaux monumentaux, des casques de gardiens de but de hockey, cette fois, qu'elle mêle aux motifs des masques de l'opéra traditionnel chinois. Mais les formes géométriques qui ne laissent entrevoir que les yeux rappellent aussi des masques africains ou des peintures corporelles indiennes, faisant du motif un objet de syncrétisme culturel.

Depuis 1985, la revue trimestrielle **Border Crossings** rend compte de l'activité internationale de l'art contemporain depuis Winnipeg. Richement illustrée et s'intéressant indifféremment aux artistes du Manitoba comme du monde entier, la revue dirigée par Meeka Walsh a acquis une solide réputation. Sous la forme d'une bibliothèque mobile, avec rayonnage et salon de lecture escamotables créée par les architectes winnipegais Neil Minuk, Eduardo Aquino et Karen Shanski, l'intégralité des numéros de *Border Crossings* depuis sa création est mise à disposition des visiteurs, qui peuvent se référer à l'index pour rechercher les articles parus depuis près de trente ans.

Le patio de la maison rouge accueille le *Collage Party Pavillion* de **Paul Butler**. Artiste, mais aussi directeur de la galerie itinérante « the other gallery », et partisan de la « reverse pedagogy » (pédagogie à l'envers), Butler organise depuis 1997 aux quatre coins du monde des événements de création collective qu'il a baptisés « collage parties ». Elles ont avec la fête beaucoup de points communs: la quantité des participants, leur aspect joyeux, désordonné, les échanges sociaux qu'elle suscite, la musique, la bière... Fournissant les matériaux (essentiellement des magazines) et outils nécessaires, Butler propose à chacun, artistes ou curieux, de venir s'essayer au collage et de créer de nouveaux sens par la collision des images prélevées dans notre culture contemporaine. A l'occasion de l'exposition à la maison rouge, il a collaboré avec le designer canadien **Craig Alun Smith**, pour créer une table originale conçue comme une « sculpture sociale ». Une série de collages réalisés dans le cadre du *Keyhole project* sont exposés sur l'un des murs de la galerie autour du patio. Pour

ce projet, Guy Maddin a fait appel à Paul Butler pour organiser plusieurs sessions de *collage parties* devant l'aider à trouver de nouvelles pistes pour l'écriture de son prochain long-métrage; *Keyhole* devrait sortir à la rentrée 2011.

Shawna Dempsey et Lorri Millan travaillent en collaboration depuis 1989 à des films, vidéos et performances. Utilisant des stratégies similaires à celles des General Idea, elles s'immergent dans les codes de la culture populaire. Leur activisme à la fois féministe et lesbien est clairement au centre d'une œuvre qui détourne les stéréotypes de la représentation féminine avec humour. Habillées en rangers des parcs nationaux elles contemplent l'œuvre abstraite d'Alex Janvier, un membre du PNIA Inc.

Maintenant installée à Toronto, **Shary Boyle** a vécu pendant plusieurs années à Winnipeg. Ses œuvres, qu'il s'agisse de petites sculptures en porcelaine, peintures, dessins, performances, font une large place à la figure féminine, autour de laquelle elle imagine des narrations aux accents tantôt mythologiques, tantôt surréalistes, tantôt érotiques. Elle a développé un mode de performance original associant des dessins sur transparents qu'elle met en mouvement en les projetant à l'aide d'un rétroprojecteur, accompagnée de musiciens. Elle fait ainsi redécouvrir une technique désuète qui se révèle pleine de magie.

Le Royal Art Lodge : un collectif et des individualités

Dans la partie droite de la salle se font face deux séries de dessins du Royal Art Lodge (RAL) des années 1990 et 2000. Le Royal Art Lodge est un collectif d'artistes créé en 1996 par six jeunes

étudiants à l'école d'art de l'Université du Manitoba : Michael Dumontier, Marcel Dzama, Neil Farber, Drue Langlois, Jon Pylypchuk et Adrian Williams, auxquels s'ajoutèrent un temps les frères et sœurs de deux des membres, Hollie Dzama et Myles Langlois. Pendant plusieurs années, le groupe se retrouvait tous les mercredis soirs dans un atelier commun pour dessiner ensemble, ou juste pour discuter. Les œuvres sont en général des collages, ou des dessins de petite dimension, exécutés assez rapidement, dans un style volontairement naïf, parfois même enfantin ; ils sont souvent accompagnés de textes qui vont du comique à l'absurde. Ils sont toujours l'œuvre de plusieurs membres qui réagissent l'un après l'autre au dessin du précédent et ne sont jamais signés. Ils sont en revanche datés à la main ou au tampon une fois qu'ils sont jugés terminés. A cette multitude de dessins, s'ajoutent quelques vidéos, des sculptures, des compositions musicales, des créations de marionnettes, ou encore des costumes. L'univers du RAL est habité de personnages hybrides, inspirés par la bande dessinée, la science fiction, le cinéma noir ou d'horreur, et l'univers télévisuel (comme « The Muppet Show ») dans lequel ont baigné les artistes pendant leur enfance et leur adolescence. Le RAL s'est réuni régulièrement de 1996 à 2003 et a vite acquis une certaine notoriété dans le monde de l'art contemporain. A partir de 2003, seuls Michael Dumontier, Neil Farber et Marcel Dzama ont continué à créer ensemble, jusqu'en 2008, date officielle de sa dissolution. En parallèle à ces pratiques collectives, chacun des membres a poursuivi une carrière individuelle.

Les dessins de **Marcel Dzama**, déjà exposés à la maison rouge, sont reconnaissables à leur palette brune (à base de *Root beer*)

et à leurs personnages hybrides. Une petite salle de projection a été aménagée pour la présentation d'un de ses films. *The Lotus Eaters* raconte l'histoire d'un homme (joué par le père de l'artiste), hanté par son passé et par sa création. Entrant dans un monde parallèle pour y chercher sa femme morte, il est confronté à ses propres créatures, sorties de ses œuvres. Outre les références visuelles à ses propres dessins, mais aussi au cinéma de Méliès, le film renvoie également à des sources littéraires: la *Divine Comédie*, une référence constante chez Dzama, mais aussi l'odyssée d'Ulysse qui donne son titre à l'œuvre. *Lotus Eaters* fait en effet référence aux lotophages que rencontre Ulysse, et qui offrent à ses marins une nourriture d'oubli, leur faisant perdre la mémoire et donc le désir de retourner dans leur patrie natale. Créé juste après son départ de Winnipeg pour New York, où il réside toujours, le film prend donc des accents autobiographiques.

Jon Pylypchuk affectionne les matériaux de récupération, dans ses tableaux comme dans ses sculptures, et réalise des œuvres dont l'esthétique flirte parfois avec celle de l'art brut. Des créatures anthropomorphes en fourrure synthétique et bouts de tissus y sont souvent dans des situations dont le sens nous échappe, mais qui semblent toujours critiques, voire désespérées. Les titres fonctionnent comme les bulles d'une bande dessinée et nous éclairent sur les situations de désillusion, d'anxiété, de menace que vivent ses personnages.

Les collages, dessins, installations et sculptures de **Michael Dumontier** se caractérisent par leur économie de moyens, leur élégance, leurs petits formats. Contrairement aux œuvres des autres membres du RAL, celles de Dumontier sont rarement

narratives. Des éléments prélevés dans le quotidien (allumettes, crayons, boutons, etc.) y deviennent des signes graphiques d'une grande force. Dumontier continue de collaborer avec Farber, avec qui il perpétue des « jeux de dessin » hérités de l'époque du RAL et qui se pratiquent encore fréquemment dans le milieu artistique de Winnipeg. Dans *Unidenticals* ils dessinent conjointement à plusieurs mois d'intervalles (le temps d'oublier ce qu'ils avaient fait la première fois), sur deux jeux d'arrière-plans préparés et confrontent ensuite les deux séries.

Adrian Williams, maintenant installé à Berlin, travaille essentiellement avec des matériaux de récupération, notamment des couvertures et intérieurs de livres anciens, qu'il collecte. *The Nervous Bellhop* nous fait pénétrer dans un hôtel-maison de poupée, dont on découvre la vie dysfonctionnelle.

On peut diviser les œuvres de **Neil Farber** en deux catégories. Certaines sont habitées de personnages un peu enfantins, mi-hommes, mi-animaux, comme dans *New Fosston*, où l'artiste imagine la fondation d'une nouvelle ville (Fosston étant le nom d'une bourgade de la Saskatchewan), par une troupe de pionniers pour le moins étranges. *Manny*, la petite sculpture qui salue le visiteur, semble tout droit sorti de cette communauté. D'autres œuvres grouillent littéralement d'individus tous identiques, et à l'allure un peu démodée, dont la répétition fait motif, comme dans *Little Town of Georgia Street*.

Hauntings de Guy Maddin

Hauntings (que l'on peut traduire par « images obsédantes ») est une installation récente de Guy Maddin, présentée pour la

première fois au Toronto International Film Festival en 2010. “Le cinéma est un médium hanté, nous dit-il, la projection de personnes, de lieux et de choses qui ne sont pas vraiment présentes. Un film peut faire apparaître devant nos yeux, comme des fantômes venus de l’au-delà, des performances du passé, des performances d’acteurs qui ne sont plus, dans des cadres qui ont changé pour toujours. Mais quand un film est perdu, comme l’ont été tant de films des débuts du cinéma, il est deux fois hanté, car un film égaré est une œuvre reléguée dans les limbes, une narration qui erre sans dernière demeure”. Convoquant tout à la fois F.W. Murnau, Fritz Lang, Hollis Frampton, Victor Sjöström, Jean Vigo, Kenji Mizoguchi et Josef von Sternberg parmi d’autres, Guy Maddin s’emploie ici à redonner vie à onze films réputés perdus, non terminés, ou abandonnés, de réalisateurs importants. En les retranscrivant et en les rejouant, il sort des limbes ces films qui hantent depuis leur création l’histoire du cinéma, et son propre imaginaire.

Winter kept us Warm (“l’hiver nous tenait chaud”)

Commissaire associé : Noam Gonick

Noam Gonick, surnommé par Maddin le “baron de la nuit”, a rassemblé dans cette section, réservée aux adultes, une sélection d’œuvres représentatives d’un autre aspect de la ville : le Winnipeg de la vie nocturne, du désir, de l’érotisme, de la chair, des fantasmes, explorés par des artistes qui ont fait de ces thématiques le centre de leur œuvre, ou par d’autres pour lesquels cet aspect est plus privé ou anecdotique. Avec un certain goût de la provocation, il montre ainsi un autre aspect de la vitalité et de la créativité de la ville, en chambre...

« A chaque vague de froid répond une vague apaisante et chaude, prenant des formes diverses, mais nimbées d’érotisme » nous dit Gonick : sous tant de couches de vêtements, le désir s’échauffe et appelle la friction des corps. Gonick explore ici toutes les combinaisons possibles de ces « rencontres » entre les deux sexes qui tiennent lieu de stratégie de survie pendant les longs mois d’hiver : des femmes désirant des femmes (Dempsey et Millan), des hommes désirant des hommes (Asmundson), des femmes désirant des hommes (Mélanie Rocan), des hommes désirant des femmes (Louis Bakó) et ainsi de suite dans la longue spirale du désir qui anime l’accrochage.

Au terme de ce voyage, il apparaît que les longs hivers de Winnipeg sont contre toute attente le grand luxe de la ville : ils incitent au repli, seul ou en groupe, pour se réchauffer, parler, créer ; ils offrent aux artistes une denrée qui leur est précieuse : du temps et peu d’animation pour rompre le fil des pensées et de la création. Winnipeg est un lieu « plein de rien, nous dit Sarah Anne Johnson, et le rien est plein de possible ».

la maison rouge

président : Antoine de Galbert
directrice : Paula Aisemberg
chargé des expositions : Noël
Le Roux assisté de Cloé Beaugrand
chargé de la collection : Arthur Toqué
assisté de Bertrand Flanet
régie : Laurent Guy assisté de Jean-
Nicolas Schoeser et Steve Almarines
montage : A. Davy, S. Emptaz, J. Gallos,
L. Gary, N. Magdelaine, E. Michaux,
N. Nadau, L. Poulet, F. Ray, E. Savoye
chargée de la communication :
Claire Schillinger assistée de
Valentine Pommier
assistante : Stéphanie Dias
chargée des publics et de
la programmation culturelle :
Stéphanie Molinard
accueil : Sophie Gaucher,
Emilie Gérard
conférencières (stagiaires) :
Chantal DeGagné et Geneviève
Levasseur, étudiantes à l'Université
du Manitoba, Winnipeg

relations presse

Claudine Colin communication

les amis de la maison rouge

présidente : Pauline de Laboulaye
vice-présidente : Ariane de Courcel

du 23 juin au 26 septembre

chez Rose Bakery Culture,

Jardin des Antipodes,

décor par Roderick Fry & be-attitude

jours et horaires d'ouverture

- du mercredi au dimanche de 11h à 19h
- nocturne le jeudi jusqu'à 21h
- visite conférence gratuite
le samedi et le dimanche à 16h
- les espaces sont accessibles
aux personnes handicapées

tarifs et laissez-passer

- plein tarif : 7 €
- tarif réduit : 5 €
- billets en vente à la FNAC
tél. 0892 684 694 (0,34 € ttc/min)
www.fnac.com
- laissez-passer tarif plein : 19 €
- laissez-passer tarif réduit : 14 €
accès gratuit et illimité
aux expositions, accès libre ou tarif
préférentiel pour les événements
- visite conférence : sur réservation

partenaires de la maison rouge

Télérama **iGuzzini** CADRE en Seine

partenaires de l'exposition : Comptoir
des voyages, Commission canadienne
du tourisme, Travel Manitoba,
Tourism Winnipeg, CDEM, Centre
culturel canadien, Air Canada Cargo,
Conseil des arts du Canada, Conseil
des arts du Manitoba, Centre National
des arts du Canada, Conseil des arts
de Winnipeg, School of Art, University
of Manitoba (Gallery One One One)

la maison rouge est membre
du réseau Tram

My Winnipeg

la maison rouge

fondation antoine de galbert

10 boulevard de la bastille

75012 paris france

tél. +33 (0) 1 40 01 08 81

fax +33 (0) 1 40 01 08 83

info@lamaisonrouge.org

www.lamaisonrouge.org